

# Le parler luxembourgeois en Lorraine

## Une approche sociolinguistique

Daniel Laumesfeld est né le 29 janvier 1955 à Basse-Ham, village mosellan, dans une famille de langue et de culture franciques. Dans un premier extrait que nous reproduisons il nous raconte comment il a perdu sa langue maternelle et s'est mis - sous la pression du système éducatif français - à parler français même avec ses parents. En 1976 il participe aux débuts de la lutte antinucléaire contre la Centrale de Cattenom. De ce temps date aussi sa prise de conscience linguistique et culturelle. Il commence à écrire des poèmes et des chansons en *platt* et milite à *Hemechtsland a Sprooch* qu'il quitte à cause de divergences politiques: il ne veut pas cautionner les mythes historiques de passésistes qui regrettent un Duché du Luxembourg qui n'a jamais existé sous cette forme (cf. Un comté mythique). Il participe à la création d'une nouvelle association *Wei laang nach* et à celle d'un groupe folklorique *Geeschtemat?* Le mémoire qu'il rédige au terme de ses études de psychologie à Metz (Recherche sur le comportement bilingue d'un groupe restreint) ainsi que son doctorat en sociolinguistique à Paris (La diglossie en Lorraine luxembourgeophone, Pratiques/Idéologies) témoignent toujours de son intérêt pour cette langue qui est en train de périr. Il sera animateur inter-culturel à la Ville de Thionville et un des co-fondateurs de la revue "Passerelles - Revue d'Etudes Interculturelles". Il est mort en 1991.

## L'enfance d'un bâtard

Quand et comment j'ai perdu ma langue maternelle? Aussi étrange que cela puisse paraître, je me souviens de l'instant précis où le couperet est tombé. C'était exactement le jour où je suis revenu de ma première colonie de vacances avec mon frère. J'avais neuf ans, et quand nous sommes sortis du bus, nous avons tous chanté une chanson espagnole que je retranscris ici parce que je la chante encore et que j'aime retranscrire des petites chansons:

- La Tarara si, La Tararo no,
- La Tarara niña que lai visto jo...

Dans la voiture, mon frère et moi répondons en français aux questions que nos parents nous adressent en *platt*. Le fait est si *étrange* qu'il nous éclabousse la conscience (quand on sait combien les phénomènes de langage restent dissimulés à ceux qui en font usage, on saura évaluer l'importance de l'événement!). Mon père dit: "Mais vous parlez français maintenant?". Ils sourient - nous aussi. Des sourires jaunes, qui cherchent à cacher quelque chose dans leur brèche idiote. Entre nous circule une gêne. Quoi répondre? Il n'y a rien à dire - sinon à sourire bêtement pour entériner le constat.

Nous étions devenus d'un seul coup des *étrangers*. Pas des étrangers venus d'ailleurs, de pays aux langues bariolées, mais des *étrangers*, des êtres qui ne parlent plus comme des familiers. Des étrangers pour nous-mêmes. Des semblables qui exposent brutalement le gouffre de l'étrangeté. Une cassure. Quelque

chose de bizarre, de "drôle" (puisqu'en effet, ça faisait rire...).

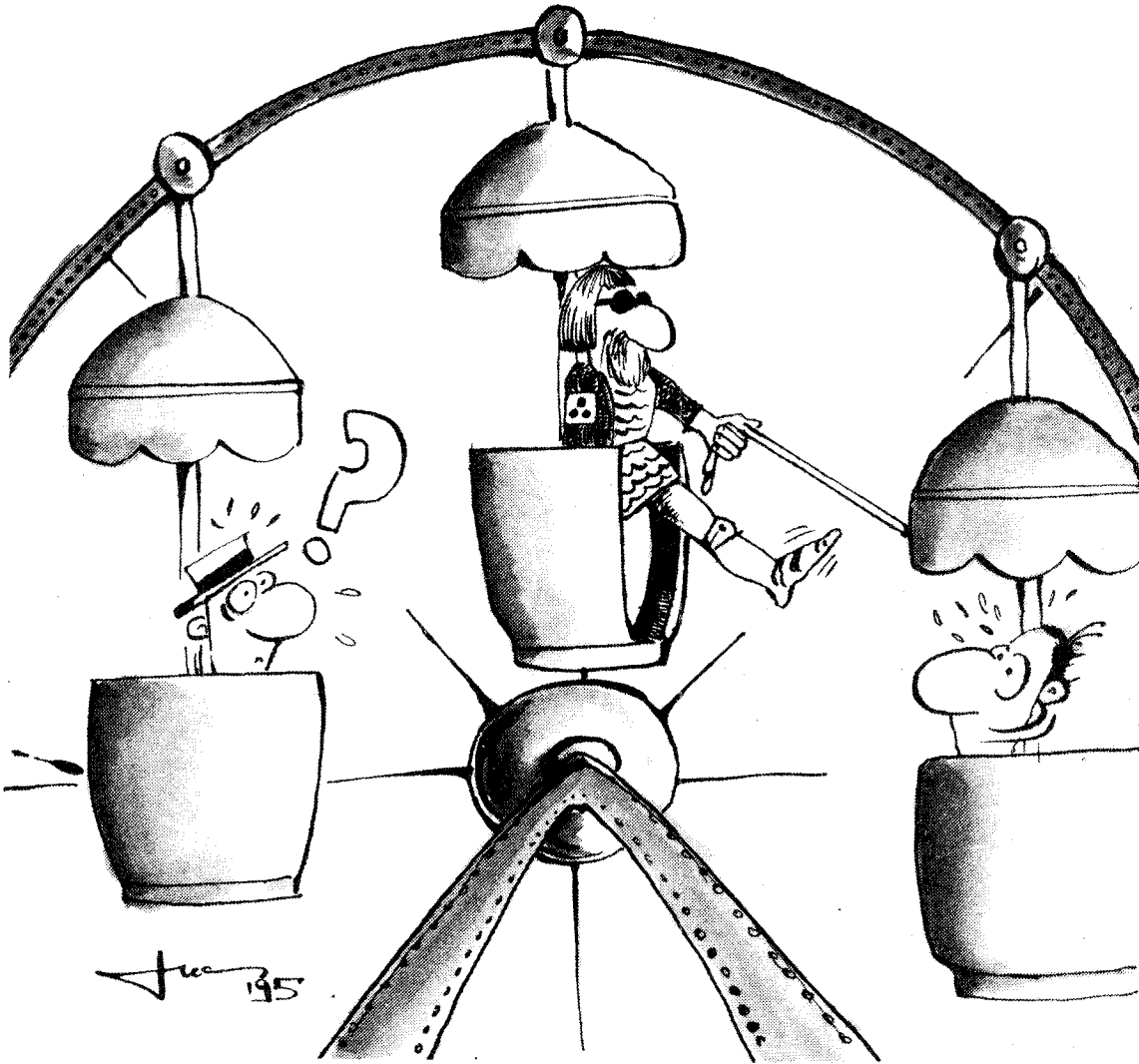
Je tenais en fait du traître. J'étais objectivement le francisateur de la famille. Mais y a-t-il d'autres domaines que celui de la langue, où le traître soit aussitôt écouté et imité? Mes révolutions, mon jeans, mes cheveux longs et Pink Floyd - tout attribut de l'étranger parmi les siens-, mon père les a-t-il jamais "digérés"? Le français, si.

Non pas que je n'aie jamais parlé le français à la maison jusqu'à neuf ans. Mais son emploi était limité, et surtout, il n'était choisi par l'interlocuteur que si on s'était adressé à lui en français. Répondre en français sur du *platt*: la cassure est juste là. Elle s'est produite ce jour-là.

C'est aussi ce qui me révolte le plus: qu'on se soit servi de ma boîte crânienne pour y mettre des choses étrangères après avoir fait tomber le couperet sur ce qui m'était le plus familier. M'avoir rendu étranger à moi-même, m'avoir rendu *autre*: c'est ce qu'on appelle (étymologiquement) l'aliénation, un peu comme une altération.

La colonie de vacances n'explique évidemment pas tout. Il y avait bien sûr l'école.

Par exemple ce bonhomme de 106 ans qui a failli naître français, c'est-à-dire avant 1871, et l'est redevenu deux fois à l'issue de quelques disputes qui ne



le concernaient pas. A l'occasion de l'un de ses anniversaires, le maire du village actuellement allemand où il est né, a fait son discours en allemand. Puis le maire d'Apach, commune française frontalière où il réside actuellement, lui a offert un *speech* en français. Or notre homme ne connaît *ni* le français, *ni* l'allemand. La situation linguistique est telle qu'elle confine à l'absurde: les deux maires en question connaissaient le platt aussi bien que celui à qui ils adressaient leur discours incompréhensibles, de sorte que le jeune fils du centenaire était obligé de lui crier la traduction dans le pavillon. Comme ce jeune fils était âgé de 80 berges, je me permets de douter de la justesse de ses traductions. D'ailleurs, comme je voyais le vieux rigoler là où manifestement le discours du maire n'avait rien de particulièrement marquant, je soupçonne le fiston d'en avoir profité pour raconter quelques *Witz* à son vieux père. J'ai cru entendre celle-ci:

De Jhang seet em ale Jhemp:

- So, de huescht honnert Joer, an de bestiitscht dech! Firwat bestiitscht de dech dann?

- Bee, ech hu missen!

- Ouh! Kréischt de dann ee Kand? Mir mussen dat madernee feieren. Kënnscht de den Owend enn drénken?

- Nee, mäi Papp, dee wëllt nët.

Qu'on abandonne donc ce mythe qui nourrit autant le mépris anti-germanique français que le vieux rêve

pangermanique d'unification - du lien nécessaire entre francique et haut-allemand: ce lien est historique et sociologique. Pour moi qui parlais couramment le Plat, apprendre l'allemand au lycée fut un calvaire, comme pour les autres. Certes, il est indéniable que la connaissance d'une langue germanique comme le luxembourgeois, facilite l'apprentissage de l'allemand. Mais elle ne saurait supprimer l'apprentissage: l'allemand est pour moi une langue étrangère, comme l'anglais, et aujourd'hui encore, après neuf ans d'allemand, j'ai beaucoup de mal à le parler! La situation "naturelle" est la suivante: un Luxembourgeois ne peut comprendre l'alsacien d'une façon satisfaisante (l'inverse est encore plus vrai), de même il ne comprendrait pas l'allemand si l'apprentissage "artificiel" de cette langue n'était pas institutionnalisé. C'est le cas aussi des très vieux ruraux, comme ce centenaire d'Apach, qui n'ont pas eu accès à la langue allemande alors même qu'ils étaient allemands. (...)

(...) Je suis fils de parents ouvriers, dont les pères étaient ouvriers-paysans, dont les pères et les aïeux étaient paysans. Je ne suis moi-même ni ouvrier ni paysan même si mon nom, "le champ de la brebis", rappelle encore mes origines de la terre. Je suis ce qu'on appelle un intellectuel provincial dont l'espace de déracinement est la Lorraine. Parce que la Lorraine est un espace français, quadrillé et nommé depuis Paris, militarisé, nucléarisé, colonisé - passer de l'es-

pace francique à l'espace lorrain, c'est être déraciné.  
(...)

Es war einmal ein bon vivant  
Und och ein dame d'amour (ou "de cour")  
Er war eine reicher courtisan  
Und sie ein femme d'amour (ou "de cour")  
Sie gingen hin zur promenade  
Entre les jardins  
Sie tranken café sie tranken nach thé  
Dazu ein verre de vin..  
etc.

Cette chanson populaire du XIX<sup>ème</sup> siècle, grivoise à un premier niveau, constitue en fait, au second degré, une remarquable satire de la superstructure lin-

guistique bourgeoise. Ridiculisant le mélange des trois langues tout en respectant très finement l'emploi fortement connoté de chacune - le français langue de prestige: "dame d'amour", "courtisan", "entre les jardins", "verre de vin"... -, elle clôt la grivoiserie par du platt: "je suis content, *ech kann nêt méi*, / Adieu votre serviteur!" ("Je suis content, je n'en peux plus (sexuellement parlant)..."). A n'en pas douter, le trilinguisme bourgeois était fortement *marqué*, voire *stéréotypé* (au sens que Labov donne à ces termes): le peuple en avait conscience, lui qui ne parlait que *platt*. (...)

Daniel Laumesfeld

Extraits d'un texte publié in: *Daniel Laumesfeld, Chemins*, hors-série n° 1 de la revue d'Etudes interculturelles *Passerelles*, juin 1992, p. 59-66.

Contrairement au basque ou au breton, langues pré-romaines, contrairement au catalan, à l'occitan, au franco-provençal et au français, langues romanes, les langues alémaniques, francique et flamande résultent d'une "troisième couche" et leur destin n'est fixé qu'à partir du Ve ou VI<sup>ème</sup> siècle après J.-C. Comment ce destin se joue-t-il politiquement pour ce qui est du francique luxembourgeois?

Partant implacablement en guerre contre les mythes historiques de tous bords, nous n'effleurons la période féodale et la formation du Comté du Luxembourg que pour briser deux mensonges nationalistes

également réducteurs. Contre le mensonge des nationalismes d'État, il faut savoir qu'un grand nombre de territoires de langue francique, dits aujourd'hui français, allemands ou belges, de toute éternité, faisaient partie d'une unité politique féodale nommée successivement Comté puis Duché du Luxembourg. Thionville, Arlon Bitburg, Saint-Vith, aujourd'hui villes françaises, allemandes ou belges de langue francique, ont appartenu pendant des siècles à l'unité mouvante luxembourgeoise.

Mais vouloir prétendre qu'il a existé un temps mythique, "partie la plus glorieuse de notre histoire", "où

## Un comté mythique



Carlo Schmitz

nous étions unis et libres" (1), c'est-à-dire où il y aurait eu correspondance parfaite entre un territoire politique uni et un peuple francique luxembourgeois homogène linguistiquement au sein de ce pays mythique, ce serait aussi mensonger et dangereux que d'affirmer l'éternité de la nation française une et indivisible. Ce serait tout simplement faux, ce serait encore un mensonge idéologique du néo-nationalisme. La Nation-État, unie et libre du peuple francique est un mythe. D'abord des gens qui parlaient le francique luxembourgeois depuis toujours, n'en ont jamais fait partie: ni les Sierckois (2), ni les Prümöis n'ont été intégrés au Comté ou au Duché du Luxembourg durant toute leur histoire. Inversement, l'ancien Luxembourg n'a jamais (du moins jusqu'au XIX<sup>ème</sup> siècle, après son démantèlement) été homogène du point de vue de la langue. Dès la formation du Comté, il était constitué d'un quartier francique et d'un quartier roman wallon. La frontière linguistique le coupait en deux, et ce durant des siècles. Le francique ne peut donc prétendre au statut de langue unique de l'ancien Luxembourg: le wallon y a tout autant droit de cité. A moins que, retournant à son paradis territorial de la féodalité, le néo-nationalisme prétendument "autonomiste" ne se propose d'imposer la langue luxembourgeoise à l'ensemble du "peuple" du comté - y compris aux wallons du Luxembourg belge? Encore une fois, le néo-nationalisme et les mythes qu'il est contraint de se forger (le mythe d'un peuple éternel qui, un jour, était libre sur un territoire qui lui appartenait) conduit en fait à la négation même de l'autonomisme qu'il prétend soutenir.

En fait, morcelé en une myriade de domaines, de fiefs, de bourgs, de seigneuries et de monastères, le Comté de Luxembourg ne devra son unification ni à l'action d'un "peuple libre", ni à la recherche d'une quelconque unité linguistique, mais au contraire aux tribulations guerrières et matrimoniales de la noblesse post-carolingienne. Culture et langue sont les dernières préoccupations des princes du système féodal qui se met en place après la désagrégation de l'empire carolingien: tout ce qui les intéresse est d'accroître leur collection de territoires en puzzle et, si possible, d'unifier ce puzzle. C'est dans ce système vassalique et féodal que Wigéric, comte du palais de Charles le simple, comte de Trèves, en outre, et du canton de Bitburg, apparenté de près aux Carolingiens, possessionné dans la vallée de la Moselle, dans l'Eifel occidentale et en pays mosan, put réunir une mosaïque de domaines culturellement et linguistiquement hétéroclites, que ses descendants s'efforcèrent, durant le X<sup>ème</sup> siècle, d'unifier, d'agrandir et, finalement de perdre. 963 est une date qui peut fournir un nouvel aliment au mythe de l'unité nationale luxembourgeoise: Sigfroi acquiert à cette date un rocher appelé *Lucilinburhuc*: rocher qui deviendra château fort, château fort qui deviendra appui central de la mosaïque territoriale, et qui finira par se nommer: Luxembourg.

En fait, dès qu'on entrouvre un tant soit peu l'oeil de l'honnêteté sur l'histoire, on découvre sans grand étonnement que la mythique Patrie Perdue n'est le fait que de quelques nobles. Comtes de la maison du Luxembourg, qui "ont mis leur puissance au service

de leur instinct expansionniste". De surcroît, ces visées et péripéties seigneuriales sont davantage inscrites dans les grands conflits qui, dès lors, commencent à secouer la Lotharingie (constituée en 855), coincée comme il se doit entre la Francie occidentale et la Francie germanique (à laquelle elle sera intégrée dès 925) - que l'expression de la volonté des peuples ou, à défaut, de réalités populaires (comme la langue par exemple). Au contraire, pendant tout le Moyen âge, les faits et gestes des princes du Luxembourg leur sont dictés par des ambitions et des conditions européennes lointaines, plutôt que par quelque dessin obscur du "peuple francique luxembourgeois".

C'est finalement une comtesse, Ermesinde, qui héritant d'un comté dilapidé par son père Henri IV de Namur, réussira à esquisser, par deux mariages bien calculés, un pays luxembourgeois qui ne ressemble plus trop à un puzzle. On ne manquera pas de remarquer, en voyant la carte du Comté vers 1250, que ses frontières tenaient les langues et cultures du peuple aussi peu en estime que les frontières d'aujourd'hui. Le marquisat d'Arlon lui-même est traversé de la frontière linguistique, deux "morceaux de peuples" s'y joignent. En revanche, bien des morceaux du peuple francique luxembourgeois résistent à Ermesinde: Clervaux, Vianden, Prüm et Sierck. Ces fiefs ont de petits seigneurs coriaces. Les deux premiers sont aujourd'hui luxembourgeois, les deux autres ne le seront historiquement, jamais.

L'oeuvre d'Ermesinde sera pour le moins durable, puisque l'essentiel de ses institutions tiendra jusqu'à la fin de l'ancien régime: y compris son drapeau, repris aujourd'hui par le néo-nationalisme francique. Les successeurs d'Ermesinde, Henri V le Blondel et son fils Henri VI, réussiront à agrandir le Comté de quelques fiefs et on les verra intervenir jusque dans le Limbourg, le Barrois, le Namurois, voire dans les croisades.

Après eux s'ouvre la seconde grande période du Luxembourg, celle des ducs empereurs.

C'est en effet Henri VII, comte de Luxembourg, qui, soutenu par les archevêques de Trèves, sera élu empereur du Saint Empire Germanique en 1308. Se trouvant à la tête de l'Empire et de la chrétienté, les Luxembourgeois vont en fait délaissé leur petit pays ou, mieux, se comporter à son égard comme l'aurait fait n'importe quel prince étranger. (...) En fait, n'étaient-ils pas vraiment étrangers, ces princes éduqués à la cour de France et ignorant parfois le Platt? Mais si c'est bien inversées qu'il faut voir les choses, que reste-il une fois encore du mythe d'une époque glorieuse (la plus glorieuse de l'histoire) où le "pays francique" était libre? Rien. Que reste-t-il des héros "nationaux" dont on voudrait mythifier la popularité et le drapeau? Encore moins que rien!

Daniel Laumesfeld

(1) H.A.S.: Hemechtsland A Sprooch: revue de l'association francique du même nom "Patrie et langue", no. 16, p. 17.

(2) Sierck a appartenu à la mosaïque informelle d'un quelconque seigneur "luxembourgeois" en 963: mais elle n'en fera plus partie quand au XIII<sup>ème</sup> siècle, le comté prendra forme.

Extraits d'un texte publié dans *Passerelles* n° 10, été 1995

Dès qu'on  
entrouvre un  
tant soit peu  
l'oeil de  
l'honnêteté  
sur l'histoire,  
on découvre  
sans grand  
étonnement  
que la  
mythique  
Patrie Perdue  
n'est le fait  
que de  
quelques  
nobles.